
Dr A. de Mets
—
COMMÉMORATION
DU
600ème ANNIVERSAIRE
DE LA MORT DE
JEHAN YPERMAN
1280 — 1331
De
l'Officine Fischlin
Bruxelles
—
1931
LABORE ET CONSTANTIA

HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Commémoration du 600me Anniversaire de la mort de Jehan Yperman (1280-1331)

L'*œuvre de Jehan Yperman* est inconnue de la plupart des médecins; cependant, cet ancêtre de notre art a occupé une place éminente dans l'histoire de la médecine et de la littérature flamande.

Jehan Yperman (ou Jehan d'Ypres) est né dans cette ville aux environs de 1280 et y est décédé autour de 1330.

Nul, il y a cent ans, ne soupçonnait son existence. La vente en 1836 de la bibliothèque d'un amateur célèbre, Van Hulthem, mit au jour *une série de manuscrits flamands du commencement du XIVe siècle* et, parmi eux, un traité de médecine et de chirurgie attribué à un certain Jehan Yperman dont le nom se retrouve tout le long du manuscrit.

Ce manuscrit, acheté en Angleterre dans une collection célèbre (de Richard Beer) par Van Hulthem, est rentré dans sa patrie et est classé à la Bilbiothèque Royale de Bruxelles (*n^{os} de 15624 à 15641*).

Une seconde copie de ce manuscrit, cette fois illustré, se trouve à l'Université de Cambridge (n° 19, Collège Saint-Jean-Baptiste).

Une troisième copie illustrée se trouve à l'Université de Gand (Collection Snellaert). Des fragments de manuscrit se trouvent à Leyde (Bibliothèque Universitaire).

A l'annonce de la découverte de ce manuscrit, archéologues de se mettre en mouvement, et c'est ainsi que nous sûmes par l'archiviste d'Ypres d'alors, M. Diegerick, tout ce qui va suivre.

Jehan Yperman était le fils d'un bourgeois (poorter) de ce nom.

D'après les comptes de la ville se trouvant à Paris pour suivre les cours, il recevait, en 1297, 50 sols parisis par trimestre (comme subsides).

De 1298 à 1303, rien : tout fait supposer que Yperman, attaché à l'ostel Dieu au Service de Lanfranc arrivé de Milan à Paris en 1295 et devenu une célébrité de l'Université, aura trouvé moyen de se passer de subsides?

Bref, le voilà à Ypres, maîstre et faisant du service à l'*ospital del Belle* qui avait été fondé en 1280 par un échevin de ce nom et, chose admirable, s'était conservé intact jusqu'au siège fameux de 1914-1918, qui le réduisit en poussière.

En 1304, les comptes en rouleaux signalent : *à Maîstre Jehan Yperman pour son salaire (à l'ospital) del Belle, 4 livres parisis.*

La mère et la sœur d'Yperman font du service dans l'autre *ospital sur le marchiet* ainsi qu'il conste d'après le compte des *salaires 1305 : à Kateline Ypermans pour son service de l'ospital sur le marchiet, 6 livres.*

A Kateline, fille Kateline Ypermans, *item 6 livres.*

1306 : à Kateline, fille jadis Kateline Ypermans, *item 6 livres.*

On voit que notre maître est moins honoré que sa mère et que sa sœur, mais il a des *compensations.*

Une indemnité *de logement : Pour son salaire que les eschevins lui octroient pour ce qu'il demeure dans le ville : 10 livres.*

En 1324, indemnité que lui paient les échevins pour se réunir dans une chambre de sa maison située à côté de l'hôpital, rue de Lille : *à Maîstre Jehan Yperman pour la cambre à eschevins scient (à la Zuudstraet) pour le lieuwage d'une cambre qui escet à la mi-mars : 8 livres (A).*

On remarquera que tous les termes sont empruntés au dialecte *picard* qui est encore aujourd'hui le parler de la région de Mons.

En *1329,* voici du flamand :

Meester Jehan Yperman *van sine salarissen dat hi was in theere : 10 l.* pour son salaire à l'armée — pendant l'expédition des Yprois contre le Comte de Flandre Louis de Crecy (1325); une autre expédition ayant eu lieu à Winendale en 1312.

En *1327,* supplément pour soigner les pauvres en ville : *10 livres een jaer dat hij de arme lieden achter poorten achter wast;* pour la lewage del cambre : *8 livres (huishuur van der siege daer scepen sitten).*

En 1332, Jehan Yperman disparaît pour *faire place* à Maître Henri le Bril pour *warder et garir les malades del ospital del Belle :* 7 livres.

Les médecins (fusiciens) étaient mieux rémunérés.

Au chapitre des *Salaires,* nous trouvons :

« A Maistre Servais Lecupre, fusicien, 80 livres.

» A Maistre Jehan de Lille, 35 livres.

» A Maistre Jehan Leclercq, 13 livres. »

Il résulte de l'examen de la chirurgie et de la médecine que ces copies du manuscrit sont le résumé de l'enseignement que Yperman donnait à son fils (trop jeune à ce moment pour connaître le latin) en *langue vulgaire* « vernacula lingua en *thiois,* in diets) » et aussi pour les apprentis chirurgiens laïques : *leke barbiers.* Ces apprentis, que tout le long de son étude Yperman accable de sarcasmes pour leur défaut de connaissances.

L'écriture est très soignée, les abréviations sont claires; elle est bien du XIVe siècle. Du reste, en maints endroits, à la fin des chapitres, le scribe note des dates : 1351.

La langue est le flamand naissant de la west-flandre qui s'apparente au parler actuel de cette région. Yperman est le contemporain de nos premiers écrivains : van Maerlandt et van Boendale.

Le document d'Yperman est un témoignage précieux qu'à cette époque un médecin a écrit et enseigné, en sa langue maternelle, précédant donc de deux siècles, *Ambroise Paré,* qui fut le premier en France libéré du latin (qu'il ne connaissait du reste pas), et se servait de la langue vulgaire : le français.

Yperman doit avoir connu Guy de Chauliac qui enseignait en latin, à Montpellier; à plusieurs reprises, il cite un de ces traitements ou une de ces recettes.

Le manuscrit latin de Guy de Chauliac : *Le guidon des chirurgiens,* date de 1363.

A tout propos, Yperman rappelle les traitements des médecins arabes ou arabisants; il possédaiit leurs œuvres et les cite à propos de l'une ou l'autre de leurs pratiques.

Le traité de Guy de Chauliac est considéré comme le chef-d'œuvre de son époque, ce n'est pas l'amoindrir que dire que parfois il exagère.

Yperman, moins enthousiaste, moins crédule aussi, a su se garder de la scolastique qui sévit à Montpellier; il est plus objectif et a eu le mérite, le grand mérite, d'avoir translaté en sa langue flamande, les connaissances qu'il a acquises pendant son long séjour à Paris, et qui lui ont permis de faire école dans sa bonne ville d'Ypres.

C'est à juste titre qu'on l'a nommé le *Père de la Chirurgie flamande,* titre qui lui revient aussi bien qu'à *Ambroise Paré,* celui de Père de la *Chirurgie française.* Celui-ci est né en pleine renaissance; l'imprimerie en plein épanouissement, a claironné ses succès au monde entier.

Yperman a été un sincère : quand il préconise *la torsion et la ligature des artères* (chose qu'on a attribuée à Ambroise Paré), il rend hommage aux anciens maîtres! Cette pratique était donc connue.

Son ancien maître *Lanfranc* est toujours présent pour justifier ses médications!

Avicenne et Albucasis sont ses guides préférés et leur témoignage est invoqué à chaque page.

Le prologue de son œuvre s'ouvre ainsi :

« *Hie est practica et doctrina composita a Magistro Johano Yperman quem ipse tractavit in flamingo ad utilitatem filii in tempore vitae sanae et voluit que ipse haberet aliquid de opere suo et doctrina sua,* a multis magistris a lambo franco, a quatuor magistris de Salerno, a Rogero, a Bruto, a Roso, a Magistro, Hugoe de Luecke et a magistro Albucaso. »

Il redit la même chose « en *flamingo* » pour son fils, qu'il désire voir continuer la tradition paternelle.

Son vœu a-t-il été exaucé? On ne sait! On sait que la bonne ville d'Ypres, qui était autour de 1300 la plus peuplée, la plus riche des Flandres, avant Lille, Bruges et Gand, devait, cent ans plus tard, s'en aller à la ruine et à la décadence par la guerre et la peste et que, dans cette catastrophe générale, la dynastie d'Yperman devait forcément se perdre!

Maintenant que nous avons planté notre personnage dans son milieu, voyons son œuvre.

Dans cette œuvre il y a :

1. Il y a la *chirurgie :* dont Carolus traduisit en 1854 les deux premiers livres, dont Broeckx fit la transcription en 1863 avec l'assistance de M. Verachter, archiviste-paléographe à Anvers, très versé dans notre ancien dialecte.

2. Puis, il y a la *médecine :* dont Broeckx publia en 1867 la transcription et la traduction française; il y a lieu de croire que Yperman était aussi

maître en médecine, sinon il se serait bien gardé de publier sur la médecine et sur les *fièvres* : le domaine exclusif des médecins.

3. Enfin, il y a un *traité en vers sur les parties secrètes des hommes et des femmes :* un traité sur la génération.

LA CHIRURGIE DE MAITRE JEHAN YPERMAN

VII livres.

1. De la tête et des plaies de la tête.
2. Des yeux.
3. Du nez.
4. De la bouche.
5. De la gorge.
6. Des maladies de la peau et des morsures de bêtes venimeuses.
7. Maladies de l'abdomen.

A l'époque où Yperman pratiquait son art et on devine avec quel succès, la police pharmaceutique était réglée par le magistrat d'Ypres, ainsi qu'il conste d'un manuscrit compilé vers l'an 1309 : li livres de toutes les keures d'Ypres, comprenant notamment des articles relatifs aux officines pharmaceutiques souvent confondues avec les boutiques des épiciers (1).

Comparer avec l'arrêté royal récent sur l'exercice de la pharmacie.

Art. 5. — Chascun espiciers apothécaires convient avoir sen (son) livre con apelle *antidotaire Nicholaus* tant un et vrai.

Art. 6. — Il doit avoir le poids d'une onche (once) jusqu'à un noir tournois vrai et tout un ensi (ainsi) comme on a en autres boines viles.

Art. 7. — Ne peuvent donner une médecine pour un autre, ne se soit ainsi ke livres dict en leurs *receptes.*

Art. 12. — Item il leur convient desuere leur confexie le tens et le jour ke-le fût faite pour oster quand ele ert falie (sera gâtée).

Art. 15. — Item non specyeres (apothecaire) ne doigne ne ne venge (ne donne ni ne vende) nulle medecine *nului* (à personne) ki fait alier à la cambre i (ou) la ou il y a péril ou dames puet trop haster.

Si che ne soit teil meustré (par *ordonnance* de tel médecin) ki le puet faire par sa consieche (conscience). Donc défense de donner des *abortifs.*

Dans le manuscrit de la *vieille histoire naturelle belge* se trouve, à côté des œuvres d'Yperman, l'*antidotaire de Niklaus, le receptorium de Dioscoride.*

On y lit ce qui suit sur la *fameuse Mandragore* qui a fait couler tant d'encre et que Yperman connaissant comme hypnotique ainsi que la jusquiame. Toutes deux sont de la famille des *solanées.*

On entend par mandragore la *racine* de certaine plante : elle est de deux espèces : mâle et femelle.

Et celui qui boit le suc de la plante mâle dort comme s'il était mort. Et

(1) Art. 2. — Tous ceux qui sont autorisés à délivrer des médicaments doivent toujours avoir, dans leur officine ou dans leur dépôt, un exemplaire de la pharmacopée nouvelle.

si le chirurgien doit exercer son art, alors on couche le malade abreuvé de mandragone et il n'a aucune conscience de ce que l'on fait.

Alors si on veut le réveiller, on prend du jus de la rue, du vinaigre et gentiane et on verse le mélange dans les oreilles et alors il se réveille.

Or, voici comment Yperman conçoit le *chirurgien* (chap. IV).

Le chirurgien doit être conscienciux, instruit, bienveillant, parfait dans tous ses membres et confiant en Dieu.

Il aura la main habile et l'œil sûr. Prompt dans l'action et d'un courage viril.

Il connaîtra toute la philosophie : la logique, la grammaire, la rhétorique, l'éthique; sobre, fidèle, discret, dévoué à ses malades, jamais familier avec d'aucuns ou d'aucunes, ni badin, où qu'il aille, se gardera des cures dangereuses, sauf s'il y est forcé.

Il sera toujours serain, parce que à chirurgien de mine piteuse playe vermineuse.

Il consolera les malades pour lesquels il réservera l'espérance qui guérit.

Des riches il prendra bon salaire, des autres suivant leurs moyens.

Et des pauvres à la grâce de Dieu.

Nous avons pris comme guide dans cette étude *l'honnête* traduction d'Yperman du Dr Carolus, qui s'est borné malheureusement aux deux premiers livres, en voici la raison. La vie de Carolus fut particulièrement mouvementée. Né en 1808 à Anvers, mort à Paris en 1863, il s'était voué à l'étude des sciences naturelles, il s'orienta plus tard vers la médecine. A peine médecin en 1841, il se fait donner une mission au Brésil où le ministre l'oublie; il revient après deux ans et demi de prospection, sans ressources, mais toujours plein d'illusions.

En 1860, nouvelle mission en Algérie; une fois de plus, il est abandonné à lui-même. Prisonnier des Arabes, il parvient par sa qualité de *toubib* et par sa connaissance de la langue à s'imposer... jusqu'au jour où, las des chaînes dorées, il s'évade.

Entre ces deux missions se place une vie studieuse très active : La botanique et études d'histoire médicale, dont la traduction d'Yperman.

A son retour d'Algérie, il est à Paris : la paralysie générale le guette, et la misère aussi.

Ch. Daremberg vint au secours du pauvre dément et adoucit ses derniers moments.

Nous pensons faire chose utile et agréable au lecteur en reproduisant l'incipit de la chirurgie d'Yperman d'après le très beau manuscrit de la Bibliothèque de Bourgogne; la transcription flamande et la traduction française.

Ensuite, nous ferons suivre un fragment très intéressant de l'hémostase où il est fait mention de la ligature des vaisseaux et de la torsion.

Enfin, nous ajouterons quelques lignes sur les cataractes et leur curabilité.

Hic incipit cirurgia magistri johannis dicti Ypermans quam ipse compilavit in tevtonico redegit filio suo.

Omme dat hi begerde dat hi profiteeren soude van sire conste en de van sire leringen ende der leringen van vele goede meesters en uut vele goede auctores also men hierna vinden sal op surgie : Ende oec sal men hier in leren wat surgie es en de wat surgeryen toebehoort. Ende men sal ierst seggen wat thoeft es : surgie es geseyt van den hant cyros in grieckx dats i hant in dietsch, surgie dats werk gevrocht metter hant ende es, te verstande surgie hant werk van medecinen. Alsoe wille wie beginnen ons werke van surgien ierst op 't hoeft ende also ierts wat thoeft es. Verstaet thoeft es ront omdat te meer houden soude in even vele steden, ende omdat ront 1 scone vorme es, ende omme dat herde slagen of vallen of werpingen te min datter an souden daken ende te lichterlikere af souden scieten. En de wie selen oec, enz....

Ici commence la chirurgie de Jehan dit Ypermans, qu'il composa lui-même et rédigea en flamand pour son fils.

Parce qu'il désirait qu'il pût profiter de son art et de son enseignement et des enseignements de beaucoup de bons maîtres, ainsi que de bons auteurs qu'on verra plus loin au chapitre de la chirurgie.

Et ainsi on apprendra ici ce que c'est que la chirurgie, ce qui a trait à la chirurgie et ce qui a trait au chirurgien. Et on dira d'abord ce que c'est que la tête, la chirurgie est l'action de la *main,* cyros en grec, hant en flamand. La chirurgie s'exerce avec la main. C'est comme qui dirait l'action de la médecine par la main. Alors nous commencerons le travail de la chirurgie par la tête et d'abord ce que c'est que la tête.

D'abord, comprenez bien, la tête est ronde pour pouvoir contenir plus en moins de place, parce que la forme ronde est la plus belle et pour que les coups, les chutes, les projectiles y aient moins de prise et soient plus facilement déviés.

Om het bloed te stelpen.

Daer bi soe seg ic hu eist dat sake dat eene adere es die ghi niet stremme moght met pulver ende datter toe behoert soe onder steckse met eene naylde daer in es eene ghetwinden draet ende ghewast ende dat aldus 3 cante ende die deeze nalde stect, onder die heinde van der aderen en de cnceptse wel ende vast met eenen starken drade ende wacht dat ghi di aderen niet en stect metter naelden.

Ofte hebbet een ysere plat met eenen gaetkin aldus ghemaect in deser vormen ende men sal bernen die monde van der aderen ende doen crempen sonderlinge. En de wacht van den zeenuwen ende van den arterien soe es men sculdig te broieren soe datter scorsse op si ende maer dan simple aderen, ende wieder dien dat die aderen ofte die arterien syn groet soe esmen sculdich te broyerene. Nogtan est vreese te broeyeren, want alse dien brant vallet soe werden si weder bloedende.

Waer bi die sekerste cuere van bloet

Moyens de produire l'hémostase.

J'ajouterai que si vous ne parvenez pas à arrêter l'hémorrhagie avec des poudres et autres moyens, il faut recourir à la ligature, ce qui se fait de la manière suivante : Armez une aiguille triangulaire d'un fort fil ciré et passez-le sous l'artère; liez les deux bouts bien fort et prenez bien garde de ne pas blesser le vaisseau avec l'aiguille.

On peut aussi recourir au moyen suivant : ayez une plaque de fer munie d'un trou, placez-la sur la plaie, de manière que le trou corresponde à la bouche de la veine. Il faut prendre garde de ne pas brûler les veines au point qu'elles se crispent et ne touchez qu'aux vaisseaux. On cautérisera d'autant plus fort que les vaisseaux sont plus gros. Il y a danger que l'escharre ne tombe et que l'hémorragie reprenne.

Hémostase.

En résumé, pour arrêter les hémorragies, il y a quatre moyens :

1) Faire la compression des vaisseaux

te stelpene dats dat men die adere ofte die arterie verbinde daer na alsoe et voerseit es in 4 manieren. Soe mag men stremmen bloet: Derste es dat men die adere houde soe lange dat dat bloet versterke ende het bekomt in den mont van de aderen ofte arteriën ende dat men dat let vercou daer de wonde stoet. Dat andere es met pulvere ende met hasen hare en datter toe behoort alsoe voorseit es.

Dat derde es met vier ofte met brant ofte met medecinen die seer heeten.

Dar vierde das es met metten verbindene aderen ofte arterien, ofte ondersteken ofte verdrayen alsoet voergeschreven es.

Ne ware ic hebbe hu i gheseit dat beste maniere van vermaken dat die oude meesters antierde ende ic ne wasser niet bi bedrogen.

Edit. Broeckx, 1863, pp. 94-50.)

jusqu'à ce que le caillot sanguin bouche l'ouverture du vaisseau;

2) Répandre sur la plaie une poudre styptique avec du poil de lièvre;

3) Par le cautère actuel ou potentiel, par le feu ou par les liquides qui brûlent;

4) Par la ligature des vaisseaux, artères ou veines, ou bien par la *torsion*, comme il a été antérieurement dit.

Je vous ai enseigné ce qui a été éprouvé par les vieux maîtres et jamais je n'ai été trompé. Et ne pansez pas la plaie avant le troisième jour, à moins que la douleur ne soit trop violente.

CHAPITRE DES CATARACTES

Wat manieren van cataracken dat men mach genesen ofte niet, der caracken syn 4 manieren die en mach men genesen en 3 niet. Menechwerf comt ene ziecheit in dogen, die men in latien heet caracken, in dietsche gelyc ene sluus.

Eene sluus wert dat water dat niet en mack lopen daert heeft te dalene. Alse vore ene watermolen of vore enen vivere of elders dat te doene es. Als men water wilt laten gaen si haelt men de sluus op ende dan lope ute. Also doet hier te bediedene. Dist dat die humoren dalen dore die zenewen die an dogen syn vast, daer die ziende geesten dore gaen tote aen die hessenen ende verstopt, die zie dat siin die pupillen, de welke humoren siin, also daelt dat vorseide waterkiin, dat naturlyc es, in die ogen. Ende alsoe die humoren siin genoech, gewrongelt dats hart ende styf genouch, so en mach men se niet genesen in proeven. Luket die ene oge deel vaste ende dan doet gerret erst dat water es gesprait ende weder comt, van elker side ende weder vergadert alsoec te voren was ende dat gereet, so erst curabel. Ende ende doet so niet, es neist niet genoech geformeert ende dan so en doeter niet toe.

Des espèces de cataracte que l'on peut guérir ou pas.

Les cataractes qu'on peut guérir sont quatre; celles qu'on ne peut pas guérir sont trois. Souvent une maladie vient sur les yeux, qu'en latin on appelle cataracte (en flamand, sluus, écluse).

Une écluse arrête l'écoulement des eaux devant un moulin à eau, et ailleurs, où c'est nécessaire. Quand on veut laisser s'écouler l'eau, on lève l'écluse et l'eau s'écoule. Voilà ce qui signifie ce mot.

Si les humeurs descendent des nerfs qui sont attachés à l'œil et par lesquels les esprits visuels descendent jusqu'au cerveau, ces humeurs s'arrêtent devant la pupille; elles remplacent l'eau (l'humeur aqueuse) qui est naturellement dans les yeux (dans la chambre antérieure).

Et si ces humeurs sont suffisamment consolidées et durcies, on ne peut les guérir après avoir fait au préalable l'expérience suivante:

Fermez un œil du pouce et lâchez brusquement le pouce; si l'eau (l'humeur aqueuse) revient également vite de tous les côtés, la cataracte est curable. Dans le cas contraire, la cataracte n'est pas mûre et alors ne faites rien.

Lanfranc (ou Alenfranc) exerça une influence considérable sur les études médicales à Paris et eut le don d'y attirer de nombreux disciples. Elève de Guillaume de Salicet de l'école de Salerne, il dut quitter Milan à cause des troubles politiques et débarqua à Paris en 1295 : C'est là que Yperman aurait suivi ses leçons! Il existe une *chirurgia magna* et une *chirurgia parva*. Cette dernière est-elle l'œuvre de Lanfranc père ou du fils (Benitus)? La translation flamande de la *chirurgia parva* commence ainsi : *ic jonghe Lanfranc wille u leren hoe men wonden behanden sal.*

Moi Lanfranc le jeune, je vous enseignerai, comment soigner les plaies.

Il est plus intéressant de savoir que cent ans plus tard, il existait à Montpellier un autre Lanfranc (petit-fils peut-être du premier?) qui a publié un ouvrage de chirurgie écrit à Montpellier au mois d'avril MCCCCXXXIII. Lanfranc remercie la Providence de l'avoir envoyé à Paris : *Paris terre d'étude et de paix, Paris pour le siège de la majesté royale, pour l'excellence de toi, pour l'abondance des biens, pour l'intelligence des filosofes, pour la surmontance des théologiens, tu peux être dicte : Paradis.*

Paris royale cité, sans per (sans égale), Paris scachant point de part car tu octroyes également au vrai roy, Paris, c'est-à-dire juste, car tu sces trouver le juste en toute science, car en toy chascun use de son droit. Paris engendrant des clercs..., etc..., etc...

Ce Lanfranc nous apprend qu'il a été parfaitement accueilli par la Faculté de Paris, que les docteurs régents, le doyen Jean de Passavant et des bacheliers recommandables l'ont prié non seulement de faire des lectures sur ses procédés opératoires, mais de composer un livre en forme sur les règles de l'art avec toutes ses *appartences (cum suis adjunctiis).* Très honoré d'une pareille invitation, le chirurgien milanais s'est empressé de prendre la plume.

Voici donc un troisième Lanfranc qu'on ne connaissait pas.

Nous avons trouvé ces renseignements sur Lanfranc dans un livre précieux à tous égards : « Les historiens de la ville de Paris » par Leroux de Lincy et Tissandier. (Paris, 1867, Imprimerie Impériale.)

La pièce de résistance de cet ouvrage est un manuscrit dû à un Flamand, transcripvain, libraire de Mgr Jean de Bourgogne : ce document a pour titre : *Sur la beauté de la ville de Paris et sur l'excellence du Royaume de France transcript et extrait de plusieurs auteurs par Guillebert de Mets, l'an 1434.*

Ce manuscrit, superbement enluminé, est conservé à la Bibliothèque de Bourgogne n° 9562; il y a été découvert en 1836 par MM. Bonnardot et Leroux de Lincy, publié un peu plus tard et incorporé ensuite dans : Les Historiens de la Ville de Paris. Il est signé : Guillebert de Mets dont les Français ont fait un citoyen natif de Metz en publiant sur lui une histoire très ingénieuse!

M. Victor Fris, en son vivant archiviste de la Ville de Gand, n'a pas eu de peine à démontrer, à l'encontre des opinions émises, que ce Guillebert (en flamand Gyselbrecht) de Mets — avec un S et non avec un Z — est un Flamand natif de *Gramont,* suivant la vieille orthographe : Gerardmont : qu'il a étudié et résidé à Paris, qu'il y exerça le métier de

COMMÉMORATION DU 600[me] ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE

JEHAN YPERMAN

1280 — 1331



2 1 PHOTO NELS

L'HOSPICE (1) ET L'HOTEL (2) DE BELLE OU PRATIQUA ET HABITA YPERMAN

(Détruits pendant la guerre 1914-1918)

Reproduction de l'incipit de la chirurgie d'Yperman, manuscrit de la Bibliothèque de Bourgogne (nos 15624-15641).

transcripvain de 1397-1424, qu'il fut plus tard échevin et receveur de sa ville natale de 1430 à 1434, qu'il y fit souche et eut des descendants.

M. Fris fait remarquer que le dialecte, employé par Guillebert de Mets, est le *picard*, usité dans le Hainaut, dans la Flandre wallonne, que les Flamands apprenaient et employaient dans leurs rapports avec les Français.

On trouve dans ce manuscrit pas mal de mots flamands.

Un autre manuscrit, la traduction du *Décaméron de Boccace*, est accompagné d'indications flamandes et se termine par ces mots : « Explicit la table du transcripvain Guillebert de Mets, hoste de l'écu de France à Gramont. »

Lorsque les magistrats de Gand (la chef-ville) ou les députés de Mgr de Bourgogne, se rendaient à Gramont, ils descendaient chez Guillebert de Mets : *in 't Schield van Frankrijk.*

En 1432, Mgr Philippe de Bourgogne a fait prendre et acheter chez lui deux livres : l'un la *Somme de Roy*, l'autre *Sydrac*, pour 63 livres 12 s. de gr.

Le document sur la ville de Paris nous intéresse spécialement parce qu'il est riche en renseignements sur les mœurs, sur la population, sur les métiers, sur les artistes, et par ce qu 'il nous apprend sur l'état de la médecine à Paris à cette époque : Cent ans après Yperman!

A ce moment apparaît une légion de *magistri in physica :* En tête Thomas de Pisan — le père de la fameuse Christine de Pisan — *doctorifié en la science de médecine à Bolongna la grassa; il est marié, uxoratus.* Il constitue en face de la médecine cléricale, un exemple vivant de médecine laïque. C'est un précurseur d'un nouvel ordre de choses, bien qu'il tienne au passé par les chaînes de l'astrologie.

A côté de lui Thomas de Saint-Pierre est un homme d'église, prêtre et chanoine il unit la médecine et la théologie. Physicien du roi Charles VI ainsi que de *sa très amée suer Catherine,* il eut une existence longue et très remplie.

A côté de ces médecins, voici des chirurgiens. La dynastie des *Sous-le-Four* se détache parmi toutes les autres.

Le premier du nom, Gilles (de *Sub-Furno*), réussit à imposer la dissection malgré l'opposition des maîtres régents, docteurs en robe de la faculté. C'est à son influence qu'on doit la fameuse ordonnance de Charles V.

Le jour où le roy confirma ou donna la permission de délivrer annuellement un cadavre de supplicié à la faculté de médecine et reconnut ainsi que les études anatomiques valent mieux pour un médecin que les arguments subtils ou les secret surnaturels... Ce jour là Charles V avait retrouvé la raison;

Le fils et le petit-fils Jean et Denis sous le Four marchent dignement sur les traces du fondateur de la dynastie.

L'astrologie régnait en souveraine à Paris : voici quelques médecins choisis dans cette nuée de pronosticaires : Maîstre Marc de Gennes, Alexis Volant souverain astrologien, Maistre Philippe de Montout, docteur en

médecine, souverain astrologien et pronosticaire; Maistre Aubert de Parés, médecin astrologien.

Les transcripvains, ou scribes, sont légion à Paris.

Guillebert de Mets, dit plus de soixante mille! Si on comprend dans ce chiffre, *tout ce qui tient au commerce de livres!* à cette époque où l'imprimerie n'existait pas encore : écrivains, enlumineurs, imagiers, libraires, ménestriers, parcheminiers, peintres, relieurs, etc., ce chiffre n'est pas excessif.

Les besoins de l'Université avaient créé une industrie nouvelle : Elle faisait sortir de terre les scribes auxquels elle imposait une sévère discipline. Le temps des scribes monastiques est passé; l'art de la calligraphie et de la miniature est sécularisé et arrivé à un haut point de développement.

De nombreux collèges sont ouverts de tous les côtés à Paris où sont accueillis les *Pauvres escholiers boursiers* réunis pour écouter les doctes leçons des maîstres de l'Ecole. Il y avait des collèges belges hospitalisant des jeunes gens des provinces belgiques — inscrits parmi la *nation germanique*. Si vraiment Yperman fut disciple de Lanfranc, c'est là qu'il aura élu domicile.

L'an 1418, au fort de la guerre de Cent Ans, les Bourguignons sont maîtres de Paris. Le duc de Bourgogne Jean — dit sans Peur — pour s'assurer la fidélité des bourgeois de Paris,fit prêter serment à tous.

Ils furent dénombrés en une suite de catégories; dans la deuxième figurent médecins, chirurgiens, apothicaires, hommes de loi, avocats, procureurs, clercs; très curieuse nomenclature.

Parmi les 13 catégories, nous rencontrons la quatrième, celle des : écrivains, enlumineurs, imagiers, jongleurs, libraires, ménestiers, parcheminiers, peintres, relieurs — dont quelques-uns furent des bourgeois cossus.

L'an 1419, le bon duc Jean fut assassiné à Montereau : chose fort déplaisante qui eut pour effet de rallumer la guerre et jeta pour de bon les Bourguignons dans le parti anglais et que Jehanne la bonne Lorraine déplora tant plus tard.

Nous devons à nos érudits confrères *Sano et Schamelhout* une très complète bibliographie médicale flamande — avant le XIXe siècle — publiée en 1897 et rééditée en 1911. Elle s'est inspirée de la *Bibliotheca Belgica*, des œuvres de Broeckx et de de Meyer, de Bruges.

Elle débute par Yperman et ne comprend pas moins de 91 noms d'auteurs, médecins flamands.

Elle s'occupe de la lutte contre le latin dans la littérature médicale flamande et dont l'emprise fut moins forte dans nos provinces qu'en France, où très longtemps l'Université, inféodée au latin, fut toute puissante. Jusqu'à la renaissance, le nombre de publications médicales flamandes ne cesse d'augmenter.

Voyez les nombreux Herbarius de Leonhard Fuchs, de Lobel, de Clusius. de Rembert Dodoneus.

Les nombreux *pest boekskens* dont beaucoup *ont* vu le jour chez Plantin; les traductions de Vésale, les *Bedienighe van anatomie* de van Mauden,

le *Dageraed* de J.-B. van Helmont; les ouvrages de Fr. Mercure van Helmont, de Simon Stévin!

Plus tard, la production s'appauvrit. Puis, nous rencontrons l'œuvre si touffue, si abondante de Jean Palfyn, le créateur de l'anatomie chirurgicale, l'inventeur sinon le vulgarisateur du forceps.

Il écrivit en flamand — pour l'enseignement de ses disciples et de si nombreux chirurgiens de son pays, ignorant les lettres latines — et ce faisant il ne fit ni scandale ni ne commit sacrilège en rompant avec le latin, comme le proclamait le Prof. Daels, dans son discours prononcé lors de la manifestation du bicentenaire de Palfyn l'an dernier à Gand. Comme le prouvent Sano et Schamelhout, le flamand, bien que très appauvri, hélas! avait dans nos provinces droit de cité dans les sciences médicales et naturelles, depuis longtemps ,depuis Yperman, et cela sans choquer les universitaires latinistes.

Palfyn a, du reste, publié aussi en français pour témoigner sa reconnaissance à ses bons maîtres du jardin du Roy et pour se rendre utile aux nombreux jeunes chirurgiens versés dans les lettres françaises non seulement dans nos provinces, mais encore dans les pays voisins.

Il ne veut pas se hausser jusqu'à Vésale, dont l'enseignement a révolutionné le monde médical et jeté les bases de la médecine scientifique.

La Renaissance, mère de l'humanisme, a poussé à l'étude des langues mortes, mais aussi au progrès des langues *vulgaires* jusqu'alors tenues à l'écart.

La médecine était dans l'ordre des sciences humaines la plus élevée en dignité, on considérait volontiers que la philosophie, l'astronomie, l'alchimie ou pour mieux dire tous les arts mécaniques étaient inventés pour soutenir cette *pratique de la philosophie naturelle sur le corps humain* (1).

En réalité, ces prétentions se justifiaient par le rôle que jouaient les médecins dans le mouvement scientifique.

On peut dire qu'en fait ils l'ont conduit. Les grands savants en histoire naturelle, comme en mathématiques, comme en physique et en philosophie sont tous médecins.

La médecine à cette époque prétend être au sommet des sciences bien plus encore elle est au centre.

Sa conquête était de première importance; ce qui la prépara de la manière la plus efficace, c'est que le français était en possession des deux arts que les médecins — au XVII[e] siècle — rejetaient bien au-dessous d'eux, mais n'y touchaient pas moins de très près :

La pharmacie et la chirurgie.

Il en fut de même pour la langue flamande.

Le latin, langue des érudits, était aussi la langue de l'Eglise. La théologie, reine des sciences, avait tenu à conserver le monopole du latin dans sa liturgie. Elle avait consenti à la publication d'ouvrages hagiographiques en langue vulgaire, mais pour la lecture des écritures et leur interprétation, la langue vulgaire était proscrite.

PETIT DE JULEVILLE : Histoire de la Littérature française. La lutte contre le latin, L III, p. 670 et suiv.

Défaut de tactique dont devaient profiter les novateurs dans cette fin du moyen âge troublée par les insurrections contre les abus de toute nature introduits dans l'Eglise.

La première pensée des novateurs fut de prêcher aux foules en langue vulgaire : d'introduire celle-ci dans les rites et dans la liturgie, de faire lire les saintes écritures au peuple dans sa langue. Ce fut la cause de leurs succès.

C'est aux accents de pasteurs farouches et passionnés que les foules se précipitaient au pillage des églises et des couvents.

En même temps, la langue vulgaire se perfectionne, se polit, se clarifie, au détriment du latin.

Ce détachement du latin a une répercussion rapide sur la langue du peuple.

En France, en Suisse sous l'influence de Calvin, en Allemagne sous l'influence de Luther.

Le même phénomène littéraire s'observe aussi en Hollande où Calvin domine aussitôt que le pays est soustrait à l'influence espagnole.

Le développement linguistique extraordinaire des Pays-Bas du Nord va de pair avec un mouvement scientifique intense et une prospérité économique inouïe.

L'Université de Leyde est peuplée de savants, pour la plupart des Flamands qui ont fui la persécution dans les provinces du Sud. Dans aucun autre pays, la France et l'Allemagne, ce détachement du latin ne fut aussi rapide, aussi décisif qu'en Hollande.

Dans les provinces du Sud, la main toute puissante de l'Eglise reste étendue, interdisant l'étude des textes sacrés en langue vulgaire. Celle-ci par là même fut négligée.

Ces pays, qui avaient marché à la tête du mouvement littéraire et scientifique dans les dix-sept provinces, se trouvent brusquement arrêtés au moment de la renaissance et de la réforme scientifique.

La grande crise économique qui sévit jusqu'à la fin du XVIIIe siècle eut, elle aussi, une influence néfaste sur le développement culturel de ce peuple, et sur sa langue.

Les chroniques du temps relatent l'immense destruction des manuscrits et de livres par les iconoclastes.

A Gand, les rues, les canaux, la Lys et l'Escaut étaient couverts de feuilles de papier et de parchemins.

Perte à jamais regrettable.

Il est vrai que les Anglais vinrent acheter ce qui restait encore et n'avait été ni brûlé, ni détruit!

Nous pourrions ajouter les incendies allumés par les troupes de la convention dans cent abbayes et couvents de 1792 à 1794.

Et enfin l'incendie de la Bibliothèque de Louvain en 1914 « Furore teutonica diruta ».

C'était grande pitié pour la langue populaire, aussi bien flamande que française; pour celle-ci à un degré moindre.

La réalisation de l'indépendance nationale en 1830 eut comme consé-

quence immédiate, un réveil des esprits aussi bien dans le domaine des lettres flamandes et françaises, que dans le domaine des sciences, réveil aussi subit qu'avait été rapide et profond le sommeil pendant deux siècles de domination étrangère.

Le Dr van Leersum, professeur à l'Université de Leyde, a été le premier en Hollande à s'occuper d'Yperman; en 1912, il publie le manuscrit de Bruxelles (traduit dès 1854 par Carolus) avec des rajoutes empruntées aux manuscrits de Cambridge, de Gand et de Leyden.

La transcription, toujours difficile pour des non-initiés à la langue primitive et au dialecte de la West-Flandre a été faite par le professeur Verdam; elle est accompagnée d'une nomenclature de mots médicaux et de notes sur tous les médecins cités par Yperman.

Le professeur van Leersum bouleverse quelque peu toutes les notions que nous avions sur Yperman après les publications de Carolus, Diegerick, Broeckx, Geldhof, Snellaert et Guislain.

M. Van Leersum, s'appuyant sur des documents nouveaux mis au jour par M. De Saegher, archiviste d'Ypres, peu de temps avant la guerre mondiale, démontre que Yperman n'est pas né en 1280, mais bien plus tôt.

L'acte d'acordailles d'Yperman devant les échevins en 1285, le prouve à suffisance.

Nous savions déjà qu'Yperman, au début, habitait *hors les murs;* les archives renferment l'acte d'achat d'une maison par Yperman.

Plus tard, il s'en vint habiter en ville *intra-muros,* à l'hôtel de Belle, à côté de l'hôpital; cela lui valait une compensation pécuniaire.

On évalue à 200 mille habitants la population de la ville à cette époque; il est certain qu'à peine le quart aura trouvé à loger intra-muros, la masse ouvrière habitait extra-muros.

De grandes calamités vinrent fondre sur cette malheureuse cité.

En 1349, la terrible peste noire fit son apparition. Connue sous le nom de *La mort d'Ypres,* elle enleva le quart de la population. En 1383, les Anglais, alliés aux Gantois, firent le siège de la ville. Celle-ci résista héroïquement, mais les faubourgs avait été brûlés et rasés.

L'arrivée des Français, alliés aux Yprois, fit lever le siège de la ville, mais toute la population disparut, portant ailleurs l'industrie drapière. Ypres avait vécu et ne devait plus jamais se relever. La population était réduite à 20,000 âmes.

Il ne serait pas prouvé que Yperman aurait étudié à Paris sous Lanfranc! Ainsi pense M. van Leersum.

Alors que M. van Leersum veuille bien nous dire où Yperman aurait pu puiser les connaissances, peu ordinaires, dont il a fait preuve dans ses divers travaux? Pas à Ypres, certainement. Il n'y avait à ce moment que deux centres universitaires abordables pour des Belges : Paris et Montpellier. Et Yperman connaissait sinon le latin, tout au moins le français ou mieux le *picard* qui était à ce moment la langue officielle à Ypres au même titre que le flamand. Yperman a pris part à deux expéditions militaires des Yprois, en 1312 et 1324.

En 1302, il ne figure pas parmi le corps de santé des troupes yproises à

la bataille de Courtrai! Pourquoi pas? C'est qu'il était ailleurs pour ses études. M. van Leersum se demande si Yperman a fait école? Personne n'a pu montrer aucun de ses disciples, pas même son fils, qui n'a pas recueilli sa succession. Cinquante ans après sa mort, Ypres est déchue de son ancienne grandeur.

Un voile d'oubli s'est étendu pendant cinq siècles sur l'œuvre médicale d'Yperman, comme sur l'œuvre poétique de Van Maerlandt, son contemporain.

Van Maerlandt, le père de notre langue, dont se réclament aussi les Hollandais, a dû attendre 500 ans pour être connu et apprécié.

La première édition de quelques-unes de ses œuvres date de 1834. Yperman le suit de près en 1854.

Van Maerlandt a été célébré à l'envi, son nom a été claironné partout.

Yperman n'a pas eu la même bonne fortune; les philologues font fi de sa prose de savant; prose originale, d'une langue à son berceau dont on a noté la forme piquante.

Les œuvres médicales d'Ambroise Paré, publiées 250 ans plus tard, ont été l'objet des études des philologues qui lui ont fait une place spéciale à côté de Bernard de Palissy.

Sa glose aurait mérité de figurer dans le *Thesaurus teutonicoe Linguoe* de Kiliaen et dans l'*Idioticon* de de Boe.

Souhaitons que le déni de justice commis à l'égard d'Yperman soit réparé un jour, qu'un médecin, qu'un paléographe versé dans la vieille langue du pays s'unissent pour donner de l'œuvre d'Yperman une édition, définitive avec une traduction anglaise ou française et une glose bien fouillée.

Elle fera la joie de tous ceux qui *aiment simplement* et *pour elle-même* notre vieille langue flamande.

Elle contribuera à rallumer le flambeau d'un passé de gloire assoupi, et à donner à l'œuvre d'Yperman la grande, la large publicité qu'elle mérite.

BIBLIOGRAPHIE

J.-F. WILLEMS : Note sur un recueil manuscrit : Très ancienne histoire naturelle physique belge de l'homme au XIIIe et au XIVe siècle, insérée dans le catalogue de la collection van Hulthem, VIe volume, actuellement à la bibliothèque royale de Belgique, fonds de Bourgogne nos 15624 à 15641.

Dr CAROLUS : Traduction des deux premiers livres de la chirurgie d'Ypermans. « Bulletin de la Société de Médecine de Gand », 1854.

Dr SNELLAERT : Remarques sur la chirurgie d'Yperman et sur la traduction de Carolus. « Ann. Société de Médecine de Gand », 1854.

GUISLAIN : Notes sur le manuscrit d'Yperman. « Ann. Société de Médecine de Gand », 1854.

DIEGERICK : « Annales pour la Flandre », 1857-1861, p. 118. Tous les renseignements biographiques viennent de son article sur Yperman.

BROECKX, C. : *La chirurgie de Jehan Yperman.* Texte original : Académie archéologique de Belgique avec commentaires, 1863.

BROECKX, C. : *La médecine de Jehan Yperman.* Commentaires et texte original flamand, d'après le manuscrit de l'Université de Cambridge, Société de Médecine d'Anvers, 1867.

DE WACHTER : De la chirurgie de Me Jehan Yperman. « Soc. méd. d'Anvers », 1863.

DE FLOU et GAILLARD : Copie de manuscrits flamands en Angleterre en 1896. « Vers. en Meded. der K. Vlaamsche Akad. », 1897.

GERRITS : Geschiedenis der Nederlandsche en Fransche letterkunde in Vlaenderen, 1855.
WILLEMS, J.-F. : Belgisch Museum, 1837-1891.
BLOMMAERT : Oude Vlaemsche Gedichten, 1851.
SANO en SCHAMELHOUT : Vlaamsche geneeskundige bibliogr. voor de XIXe eeuw. « Nu en straks », 1897 en 1911.
LAFANT : Jan Yperman. De vader der heelkunde in Vlaanderen. « Ann. soc. d'hist. », Ypres, 1908 H.
VAN DEN PEERENBOOM : Ypriana, 1878 et 1880.
G. DE MAREZ et E. DE SAEGHER : Comptes de la Ville d'Ypres, 1909.
Jan DE TEN BRINK : Geschiedenis der Nederlandsche letterkunde, 1897.
E.-C. VAN LEERSUM : De cirurgie van Meester Jan Yperman, Leiden, 1912.
J. TE WINCKEL : De ontwikkelingsgang der Nederlandsche letterkunde, 2 vol., deuxième édition, 1927.
P. VERDAM : Bibliotheek van Middel-Nederlandsche Letterkunde, Leyden.

* * *

Le manuscrit de Van Hulthem, acheté par lui en Angleterre et qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de Bourgogne, fut décrit par J.-F. Willems, sous le nom de : Très ancienne histoire naturelle (physique) belge de l'homme au XIIIe et XIVe siècle.

On y trouve, f. 1 à 6 :

1. *Poème sur l'histoire physique de l'Univers* (suite de van Maerlandt).
2. *Formules d'eaux et huiles médicinales,* les signes précurseurs de la mort, f. 6-8.
3. *Antidotaire de Nicolaus,* f. 9 à 22.
4. *Traité des urines,* d'après Gilles de Salerne, f. 22-27.
5. *La médecine d'Avicenne,* f. 28-545.
6. *La connaissance des complexions ou tempéraments,* d'après Hypocrate et Galien, f. 46-47.
7. *De la physionomie humaine,* d'après Hypocrate, f. 47-48.
8. *De la connaissance des urines,* d'après Gilles de Salerne, d'Isaac et de Théophile, f. 48-50.
9. *Quelques définitions pharmaceutiques et médicales,* f. 51.
10. *Traité de médecine de Jehan Yperman,* f. 54-75.
11. *Préceptes d'hygiène,* f. 77-78.
12. *Extrait de Naturenbloeme,* de van Maerlant, f. 75-77.
13. *Poème sur les parties secrètes des hommes et des femmes,* Yperman (?), f. 77-85.
14. *Exposé de la chiromancie,* f. 85-88.
15. *Poème sur l'amour ascétique,* f. 89.
16. *Herbier de Dioscoride et de Circumstance,* f. 91-107.
17. *La chirurgie de Me Jehan Yperman,* f. 108-147.

La couverture reproduit le frontispice de la dernière édition plantinienne de l'herbarium de Dodoneus.